

# Moka *La chambre du pendu*



### *Le livre*

Lord Terence Dunlevy est beau, riche, érudit et... claustromane : il éprouve un besoin maladif de vivre enfermé. Une maladie bien commode pour justifier l'égoïsme, le confort et la vanité de son existence. Aussi, le jour où son psychiatre lui annonce qu'il est guéri, Lord Dunlevy se permet d'en douter.

Mais, ce même jour, l'un des vieux membres de son club lui fait cadeau de la maison dont il vient d'hériter dans le sud de la France – cette noble pratique est courante entre lords – et lui suggère d'y partir se changer les idées. Il accepte. Par défi. Le mas de la Gasparine est un immense édifice en pierre de taille qui donne sur un panorama splendide : l'enfer du claustromane.

Les villageois appellent la demeure « la maison du pendu », mais se taisent. Quels terribles secrets recèle le mas de la Gasparine ? Pour l'apprendre, Lord Dunlevy devra abattre quelques murs, enfoncer quelques portes pas toutes ouvertes, briser quelques résistances ainsi que la glace entre lui et une jolie provençale nommée Adrienne...

Prix des Dévoreurs de livres de l'Eure

Prix Frissons du Vercors

Prix littéraire jeunesse de Chambray-lès-Tours

Prix Paul Langevin des collèves de Vence, Nice et Carros

Prix Adolescents de Loudéac

Prix des collégiens de l'Estuaire de Saint-Nazaire

## *L'auteure*

Moka est née en 1958 au Havre. Elle est diplômée de l'Université de Cambridge. Elle a publié quatre romans pour adultes, et se consacre à la littérature pour la jeunesse depuis 1989. Ses domaines de prédilection : le fantastique et l'angoisse. Elle n'écrit pas pour exorciser ses peurs puisqu'elle n'en a pas ! C'est le goût pour la construction des énigmes, du suspense, pour le surnaturel qui l'ont poussée à explorer ce terrain. Elle travaille également comme scénariste et dialoguiste pour le cinéma et la télévision. Moka est le pseudonyme d'Elvire Murail.

Moka

La chambre  
du pendu

Médium poche

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

« Le problème avec le fait de ne rien faire,  
c'est qu'on ne sait jamais quand on a fini. »

Edna Wolf (*Reminisce*)

*La glu ne remonte pas la colline*

Le docteur Mornay insista :

– Lord Dunlevy, vous êtes parfaitement guéri.

Son patient eut d’abord l’air incrédule puis ennuyé. Le psychiatre l’observait derrière ses lunettes. Lord Dunlevy pensa qu’il ressemblait de plus en plus à Woody Allen. Aussi éclata-t-il de rire.

– Ravi de constater que cela vous met de bonne humeur, dit le psy, toujours sinistre.

– Je ne me sens pas guéri, répondit Lord Dunlevy. Mécaniquement, le médecin enclencha son magnétophone.

– Vous pouvez m’expliquer ça ? demanda-t-il.

– Non. Je trouve simplement déplaisant de m’entendre dire que je suis guéri alors que je n’en ai aucune envie.

– Vous ne voulez pas guérir ?

– Je vis très bien avec ma psychose. Pourquoi m'en séparer ?

– Avouez qu'elle ne facilite pas vos relations sociales.

– Oui, mais c'est pratique pour se débarrasser des imbéciles.

Le docteur Mornay avait rarement de l'amitié pour ses patients. Mais il avait de l'intérêt pour Lord Dunlevy. Il souffrait d'une névrose assez peu commune, presque un cas d'école.

– Voulez-vous ouvrir la fenêtre, je vous prie ? demanda le médecin.

– Votre test n'est pas franchement subtil.

– Je ne cherche pas à vous avoir par surprise, répondit le docteur Mornay. Je veux seulement vous prouver que vous êtes guéri.

Lord Dunlevy se leva et ouvrit la fenêtre en grand. Il resta devant et respira l'air froid.

– Bon, d'accord, je suis guéri, admit-il.

Mais, quand il quitta le cabinet, le docteur Mornay lui dit « à bientôt ».

\*

\* \*

La maladie de Lord Dunlevy portait un nom : la claustromanie. L'inverse de la claustrophobie. Les claustrophobes ne supportent pas les endroits clos. Lui, c'étaient les endroits ouverts. Il fallait qu'il s'enferme, que les rideaux soient tirés et les portes de placards impeccablement verrouillées. Au pire de ses crises, il ne sortait plus de chez lui et vérifiait quarante fois dans la journée que toutes les portes étaient fermées. Il était persuadé que sa claustromanie venait de son enfance en Écosse. Il avait été élevé dans un château. Il y avait un fantôme, comme il se doit, mais fort peu dérangeant. C'était surtout une demeure pleine de courants d'air glacé, autrement dit : des portes continuellement ouvertes.

Il avait beau être enfermé, Lord Dunlevy voyageait beaucoup. Dans les bouquins.

Dans le fond, cela ne l'arrangeait vraiment pas d'être guéri. Il allait devoir sortir, rendre des visites de politesse. Au moins, il pourrait voir la plupart des gens de son milieu à son club. Le club avait quelque chose de rassurant. C'était un endroit très fermé à tous les non-membres. Il n'y avait pas de courants d'air et rien n'avait bougé depuis 1835. Les membres, aussi, dataient de cette époque. Ils



portaient le même nom que leurs ancêtres et le même titre. Il n'y avait que le numéro qui changeait. Sir Henry le troisième ou Sir John le cinquième. Lord Dunlevy n'avait pas de numéro. C'était le premier du nom dans sa famille, Sir Terence Culhen, Lord Dunlevy. Il n'avait même pas la décence d'être un noble fauché. Il avait de l'argent et n'avait jamais travaillé de sa vie. Il y avait des jours où il se détestait d'être riche et inutile. Alors, il faisait la seule chose que pouvait faire un riche lord claustré, il faisait l'érudit. Et il en connaissait un rayon, des tas de rayons de bibliothèque, sur tout et n'importe quoi.

Il décida brusquement de se rendre au club. Il saisit un bouquin au hasard pour lire pendant le trajet. Il avait pris un livre sur le jardinage. Le descriptif des rosiers grimpants le tint en haleine dix bonnes minutes.

Le portier du club le salua d'un sinistre : « Lord Dunlevy, quel plaisir de vous revoir. » Ces individus-là n'étaient jamais pris en défaut, c'était exaspérant. Par chance, Lord Dunlevy tomba sur Lord Cartwright, un noble merveilleusement dégénéré dans son genre, en beaucoup plus vieux.

– Terence ! Vous, dehors ?

Lord Dunlevy jeta un œil sur les tentures cra-  
moisies et les fauteuils en cuir.

– Dehors... Tout est relatif!

– Finie, la crise ?

– Parfaitement. D'ailleurs, vous voyez, je vais  
me mettre au jardinage.

Lord Cartwright avait le visage ravagé par les  
tics. Il cligna de la paupière droite, ce qui eut pour  
résultat de lui remonter le coin de la bouche  
jusqu'à découvrir ses dents jaunies par les cigares  
cubains.

– Terence, vous n'avez pas de jardin.

– C'est tout à fait accessoire. Rien qu'en dix  
minutes, j'ai déjà planté douze rosiers grimpants et  
je crois que je vais m'attaquer aux plates-bandes  
de forsythias.

– On ne fait pas de plates-bandes avec les for-  
sythias, ce sont des arbustes.

– Ah, excusez-moi ! Je n'ai pas encore dépassé  
la page quinze.

Lord Cartwright appela le serveur pour qu'il  
leur apporte deux verres de sherry double cream.

– Sérieusement... reprit Lord Cartwright. Ça  
vous ferait sûrement du bien, un peu d'exercice en  
plein air. Vous êtes blême et maigre.

– Mon teint de pêche ne supporte pas le soleil et je fais de la gymnastique tous les matins.

– Ah oui ? Dans quel livre ?

– Pas du tout. Je le fais vraiment. Et puis, ma seule maison de campagne est à l'est du loch Ness et c'est un château délabré totalement déprimant. Vous voulez que je rechute ?

– J'ai exactement ce qu'il vous faut, dit Lord Cartwright.

– N'essayez pas de me soigner, s'il vous plaît. Mon psychiatre a essayé, lui aussi, et malheureusement, il a réussi.

– Allons, allons, Terence ! N'avez-vous pas envie de vivre quelques expériences enrichissantes à votre âge ?

– Non. C'est toujours fatigant, ces choses-là.

– Dommage... Car j'avais exactement ce qu'il vous fallait !

– Allez droit au but, voulez-vous ? Vous me gêchez mon sherry, ce qui est un crime car il est excellent.

– Eh bien... Comme vous ne l'ignorez pas, mon grand-père était un coureur de jupons. Bref... Il avait rencontré une jeune femme, là-bas, dans le midi de la France. Il lui avait offert une

maison dans un coin perdu. J'en ai hérité. Elle était toujours au nom de mon grand-père et apparemment, cette dame n'avait pas de descendance. Je n'ai rien à faire de cette maison. Je vous en fais cadeau.

Lord Dunlevy avala son sherry de travers et se mit à tousser.

– C'est une plaisanterie ? Et d'abord, à quoi elle ressemble, votre mesure ?

– Pas la moindre idée. Mais, connaissant mon aïeul, je doute que ce soit une mesure. Il y a quarante hectares de terrain. Un promoteur immobilier s'est porté acquéreur mais je n'ai pas encore répondu. Je n'ai pas le temps de m'occuper de ça. Allez voir et dites-moi si ça vous convient. Autrement, je vous charge de la vendre.

– Vous n'avez pas le temps ? ricana Lord Dunlevy. Et que faites-vous donc ?

– Je cherche un mari pour ma fille. À propos... vous n'êtes toujours pas marié ?

– Si je comprends bien, j'ai le choix entre votre maison et votre fille ?

– Les deux, si vous y tenez... Ne faites pas cette tête, cher ami. Je sais que ma chère fille et vous, ça ne collerait pas. Elle ne pense qu'à mon-

ter à cheval et à chasser à courre. Remarquez, ça ne serait pas si mal... Vous dans la bibliothèque et elle, dans les bois ! Croyez-en mon expérience. Mon épouse et moi-même, nous nous apercevons parfois au petit-déjeuner et c'est tout à fait suffisant.

– J'ai une idée plus romantique du mariage, répondit Sir Terence.

– Jetez votre collection de Barbara Cartland, mon cher. La vie, ce n'est pas un roman à l'eau de rose !

Lord Cartwright fit signe au domestique pour qu'il leur resserve un sherry. Son œil droit clignotant restait fixé sur son interlocuteur. Il avait beaucoup d'amitié pour Sir Terence et désirait sincèrement lui venir en aide. Il était, en outre, persuadé que ce jeune homme devait plaire aux femmes... à la condition qu'il sorte de chez lui !

– Alors, que décidez-vous ? Je vous remets les papiers et vous allez voir ma maison ?

– Où est-ce précisément ?

– Un trou, je vous l'ai déjà dit. Ce n'est même pas au bord de la Méditerranée.

– Tant mieux, j'ai les bords de mer en horreur.

– Vous parlez français, n'est-ce pas ?

– Je parle treize langues couramment, répondit Lord Dunlevy avec un sourire.

– C'est oui ? Tentez le coup. Vous n'aimez pas, vous vendez et vous retournez vous enfermer dans votre appartement. C'est tout. Et si jamais vous étiez séduit ?

– La glu ne remonte pas la colline, dit Sir Terence.

– Ce qui signifie ?

– C'est ce que me répétait sans cesse ma nurse. Je viens enfin de comprendre. Cela veut dire qu'on ne va pas à l'encontre de sa nature.

– Vous renoncez au jardinage ?

Lord Dunlevy sourit à nouveau. Sir John Cartwright regarda dans les yeux vert d'eau de son interlocuteur. Ils étaient si transparents qu'ils ne laissaient rien paraître. Il était impossible de savoir ce que pensait Sir Terence. Aussi Lord Cartwright fut-il très surpris quand Sir Terence accepta sa proposition.

Et tant pis pour la glu.

*Une certaine vision de l'enfer*

Lord Dunlevy regretta presque immédiatement d'avoir accepté une proposition aussi idiote. Comment allait-il pouvoir supporter un voyage en avion ? D'accord, c'était un espace clos... mais dans le vide ! Pourtant, sa fierté l'empêcha d'appeler Lord Cartwright pour lui annoncer qu'il renonçait. Et puis c'était un test. Guéri ? On allait voir ça.

Sir John lui envoya ses papiers par porteur. La propriété de son grand-père se nommait « le mas de la Gasparine ». Un coin paumé de petite montagne, dans le triangle Sisteron-Nyons-Carpentras, entre la Durance et l'Ouvèze, mais près de rien du tout. Ça promettait.

Il détestait les aéroports. Ces grandes pistes ouvertes... Il s'assit dans un renforcement protec-

teur avec un livre. La voix de l'hôtesse, à moitié incompréhensible dans le haut-parleur saturé, l'avertit que son avion était prêt. Il n'y a jamais de grève sauvage quand on en a besoin.

Il quitta Londres sous la pluie. C'était normal en novembre. Il avait dans l'idée qu'il ferait beau sur la Côte d'Azur. Il arriva à Nice sous une pluie battante. Il y avait un vent de chien et il faisait moins de dix degrés. Il était gelé. Il se précipita dans le premier magasin de l'aéroport pour acheter trois pulls et une paire de gants.

Il dîna dans sa chambre d'hôtel. Pas question qu'il sorte de là, même pour se rendre dans la salle du restaurant. L'envie de reprendre le premier vol pour Londres le tenailla toute la soirée. Mais qu'est-ce qu'il était venu faire ici ? Il écrivit à son psy pour l'avertir d'une rechute probable et très grave. Et ensuite à sa mère pour la remercier d'avoir laissé à la nurse le soin de l'élever. Il jeta les lettres dans la poubelle. Ça l'avait soulagé. Il s'endormit avec le drap sur la tête.

Et se réveilla la tête sous l'oreiller. Très mauvais signe. Il avait loué une grosse Mercedes à l'aéroport. Il étudia son itinéraire sur une carte d'état-major en prenant son petit-déjeuner. Il devrait



faire pas loin de deux cents kilomètres, en roulant à droite pour tout arranger. Et pour arriver où ? Il y avait la photocopie d'un plan dans les papiers de Sir John, avec un croisement de routes départementales marqué en rouge et un chemin tracé au crayon. Un chemin qui, de toute évidence, n'existait sur aucune carte.

Il pleuvait toujours. Lord Dunlevy faillit prendre la route de l'aéroport. Mais un petit démon dans son cerveau malade s'était soudain manifesté. Le désir impérieux de retomber dans sa névrose.

Il trouva son embranchement vers Sisteron sans problème. Pour quelqu'un qui ne sortait jamais de chez lui, il avait un sens de l'orientation plutôt remarquable. Le ciel s'éclaircissait avec l'altitude.

En lisant les papiers de Sir John, il avait relevé une erreur. Le terrain de la Gasparine ne couvrait pas quarante hectares comme il lui avait été dit, mais quatre cents. Ce qui changeait beaucoup de choses. Il avait aussi parcouru la proposition du promoteur. Qu'il puisse être intéressé par un coin paumé comme celui-là ne cessait de l'intriguer. Et comment était-il au courant ? Avait-il déjà un client ? Le promoteur habitait Digne. Il pourrait toujours y passer en revenant.

Depuis qu'il roulait sur cette départementale, il n'avait pas encore aperçu de maisons. En arrivant au fameux embranchement, il remarqua enfin une habitation. Une ruine. Il stoppa et chercha le chemin. Il n'y avait que celui qui menait à la ruine. En y regardant de plus près, il semblait bien se poursuivre au-delà. La Mercedes allait adorer les ornières boueuses. Il s'engagea dans la voie. Il jeta un rapide coup d'œil à la ruine en passant. Peut-être une ancienne bergerie.

Le sentier montait et se continuait de l'autre côté d'un col. Lord Dunlevy était trop occupé à éviter les trous pour prêter attention au paysage. Mais en franchissant le col, il s'arrêta, saisi par la surprise. Devant lui, une large vallée s'étendait, une vue ouverte sur des kilomètres. C'était ce qu'on appelle généralement un beau panorama. L'enfer du claustrum. Et, à flanc de montagne, la Gasparine.

Car cette grande bâtisse en pierres de taille avec une immense terrasse sur le vide, ça ne pouvait être que le mas de la Gasparine. Quant aux quatre cents hectares, à moins d'être une chèvre, ils étaient impraticables. Il aurait fui s'il avait pu. Mais il était impossible de faire demi-tour. Il n'avait d'autre choix que d'aller jusqu'au bout.

Sur l'arrière du mas, il y avait une cour pavée, coincée entre la montagne et la maison. Sir Terence s'y gara et attendit quelques instants, le temps de juguler une crise de claustromanie naissante. Il regarda fixement la grande porte en bois devant lui. Dans la maison, il serait à l'abri. Il prit le gros trousseau de clés dans l'enveloppe. À se demander à quoi pouvaient servir toutes ces vieilles clés. Il respira un coup l'air surchauffé de la voiture et sortit. Il faisait froid. Il se précipita vers la porte. La serrure était imposante, il essaya donc les plus grandes clés en premier. La troisième fut la bonne.

La porte s'ouvrit sur un vestibule dallé. Cela sentait la poussière et le renfermé. Les volets étaient clos et l'électricité ne fonctionnait pas. Dans la pénombre, on devinait les meubles de style campagnard. Il avança dans le salon. Il y avait une belle cheminée et, fort heureusement, des radiateurs. Trouver le compteur électrique était des plus urgents.

La cuisine était gigantesque et entièrement équipée. Le compteur était dans un placard. N'importe qui de normal aurait ouvert les volets pour laisser entrer la lumière du jour. Mais l'idée que,

derrière, il y avait la terrasse sur le vide lui donnait des frissons.

S'il ne voulait pas mourir congelé, il avait intérêt à mettre la chaudière en route. L'accès à la cave était sous l'escalier. La porte était verrouillée. C'était à croire que la précédente propriétaire souffrait de la même manie que lui. La chaudière était au fuel, elle était pleine. Il la mit en marche. Dans la cave, il découvrit un imposant tas de bois. Il remonta quelques bûches pour la cheminée. En tout cas, la maîtresse du grand-père Cartwright aimait son petit confort. Les radiateurs gargouillaient. Il alluma son feu et se planta devant pour se réchauffer.

Mais qu'était-il en train de faire, au juste ? Il agissait comme s'il allait s'installer. Il n'en avait pourtant pas l'intention ! En plus, il commençait à avoir faim. Il n'avait pas prévu les provisions. Il n'y avait rien dans les placards de la cuisine. La dame ne faisait quand même pas ses courses à Digne ! Il devait y avoir un village dans les environs. Sur la carte, il repéra effectivement un bled à quelques kilomètres, dans la vallée. Saint-Timoléon. Il était fatigué et n'avait pas envie de reprendre la route. La faim fut la plus forte. Au moins, la départementale des-

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*Le puits d'amour*

*L'enfant des ombres*

*La marque du diable*

*Derrière la porte*

*Cela*

*L'écolier assassin*

*Le petit cœur brisé*

*Jeu mortel*

*Pourquoi ?*

*Ailleurs*

*C'est l'aventure !* (recueil de nouvelles collectif)

© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : octobre 2016

ISBN 978-2-211-23138-1